la race ordinaire. Si vous en avez un qui soit bon pour le lait, il n'y a pas de certitude que sa progéniture aura cette qualité. Si vous en avez un qui ait une belle couleur ou une belle forme, vous n'êtes pas sûr que sa progéniture aura l'une ou l'autre ; tandisque avec un animal de pur sang vous l'êtes. Prenez par exemple un animal d'Hereford, avec son corps solide, compacte et de couleur brune, et sa face blanche, et vous pouvez prédire, avec beaucoup de certitude, que tous ses veaux auront les mêmes signes distinctifs ; il en est ainsi des animaux de Durham, de Devon et de Jersey.

De là un animal de race pure, vaut mieux qu'un animal de race ordinaire, non pour sa viande, sa grosseur, sa peau et son suif, mais pour la certitude où l'on est qu'il produira un animal semblable à lui.

Mais nos races communes ne peuvent-ils pas être amenées à ce point ? Oui, si vous avez le talent de conduire la multiplication suivant quelque modèle ou quelque marque, et si vous pouviez vivre cent ans, ou si vous pouviez transmettre votre talent à quelqu'un qui pût continuer l'épreuve jusqu'à ce temps, vous pourriez le faire ; mais depuis que nous avons tant de bonnes races, qui sont de pur sang, il serait plus sage de les adopter que de commencer à faire des épreuves pour avoir une nouvelle race. Il y aura assez de liberté pour exercer vos talents dans la multiplication, en conservant l'excellence et les qualités des races que nous avons. Etant artificielles, innovations sur la nature, elles se détorioreraient si on ne prenait pas un grand soin pour les conserver.—*Maine Farmer.*

—:o:—

CULTURE DANS LA TERRE DE NOD ET CULTURE EN BAS-CANADA.

Quelqu'ait été la première occupation de l'homme il est très évident que la culture de la terre lui fut imposée à une période très reculée dans l'histoire du monde. Adam et Eve furent apparemment précipités d'un climat chaud dans un climat froid. Pendant qu'ils étaient dans l'Eden, ils n'avaient pas besoin de travailler ; tous leurs besoins étaient satisfaits ; et tous leurs désirs excepté un pouvaient s'accomplir. Dans tout le jardin, seulement le fruit de l'arbre de la science, par lequel on pouvait connaître la différence entre le bien et le mal, leur était interdit, et cependant ils se permirent de manger du fruit défendu, et le couple désobéissant fut envoyé à la Terre de Nod. Peut être que, et c'est même plus que probable, la chûte de l'homme était pré-ordonnée. Mais quelque cela soit, il en résultat l'émigration et l'industrie, et que la terre fut toute peuplée. De ce moment les troubles humains commencèrent, " l'homme vit des peines s'élever devant lui comme les étincelles qui volent dans l'air." Il y a néanmoins encore des endroits favorisés sur la terre où la race humaine peut vivre presque sans travailler ; mais l'homme y dégénère ; ni les sciences ni les arts n'y fleurissent ; l'homme semble être dans son état primitif. C'est dans les climats tempérés où l'industrie prospère le plus, et c'est dans les régions comparativement stériles que l'agriculture est pratiquée le plus scientifiquement. L'esprit est le plus actif quand la végétation l'est le moins, jusqu'à un certain point réalisant le proverbe, " la nécessité est la mère de l'invention. Le sol et le climat de l'Ecosse eussent-ils été plus favorables à la production naturelle qu'ils ne le sont, la science de la culture n'y aurait point atteint un aussi haut degré de perfection ; la chimie agricole aurait été moins comprise ; et la charrue, la herse et le rateau auraient été d'une description inférieure. La nécessité a forcé l'agriculteur à engraisser, à égoutter et à pratiquer le système de rotation des récoltes, comme elle a forcé le manufacturier à inventer des machines pour le travail manuel et animal. Et le travail engendre le travail, la science engendre la science, une découverte conduisant à d'autres, et la conclusion est qu'il y a quelque chose à découvrir. Les sols les plus froids ont été rendus extraordinairement productifs par l'application d'une chaleur artificielle. L'herbe a été stimulée par l'électricité, et en vérité le soleil d'été a été rendu presqu'inutile par les acquisitions de la science telle qu'appliquée à l'agriculture. Dans le royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, nonobstant la froidure de l'atmosphère, la science a fait rapporter la terre plus abondamment que dans des pays plus favorisés par la nature ; et à cette cause on doit attribuer le résultat. Ici la végétation est extraordinairement rapide, les neiges de l'hiver font une couverture chaude à la terre, qui pendant notre court été a aussi le bénéfice de la chaleur d'un soleil du tropique. Dans quelques parties du pays, on peut produire presque deux récoltes de blé ; mais dans cette section non seulement nous nous sommes contentés d'une récolte, mais nous nous sommes confiés presqu'entièrement à la Providence pour la production. Dans le Bas-Canada, à peine le cultivateur prend-il la peine d'ôter les pierres sur la terre, ou s'il le fait au lieu d'en faire des chaussées ou d'en couvrir les chemins, il les pile au milieu de son champ. Les charrues, les machines à vanner, même les charettes, sont de la plus grossière description. L'égouttage, le labourage, l'engraissement et la rotation des récoltes sont à peine rêvés si ce n'est que par quelques messieurs cultivateurs, qui ne vendent pas assez pour couvrir leurs dépenses, parce que la culture pour eux est un plaisir et non une affaire. Il y a comme de raison une excuse pour la culture indifférente du Bas-Canada. Chaque cultivateur récolte assez pour satisfaire à ses besoins. Peu de cultivateurs paient des rentes, et bien peu s'occupent d'amasser des richesses. Il y a trop de contentement. Il y a trop de comfort. Il y a trop d'aise pour travailler. Même quand une ferme devient trop petite pour supporter une famille, le seul remède qu'il y ait c'est de mettre une partie de la famille sur un autre morceau de terre, sur lequel elle se nourrit comme des sauterelles, et alors elle change encore. Comme de raison le besoin de bons chemin à l'intérieur pour transporter le produit de la ferme au marché a produit l'indifférence à l'agriculture laborieuse à laquelle on a déjà fait allusion ; et l'introduction de chemins de fer devra jusqu'à un certain point effectuer un changement. En vérité quand une fois l'amour de l'argent, les richesses c'est-à-dire, se fait sentir, la cupidité suggèrera même au cultivateur canadien l'emploi de moyens pour rendre la terre plus rémunératrice, et par la enrichir le pays aussi bien que lui-même. C'est, en vérité, sur l'agriculture que tout dépend. La toile ne peut pas être faite sans le lin, ni le drap sans la laine ; et les machines et les bateaux sont le résultat de l'agriculture et de la manufacture. Quoique les intérêts de la terre soient arrêtés par les intérêts du commerce, sans les premiers les derniers ne peuvent pas exister. Les sucres, thés, blé, laine, lin, cotton, cuirs, et, de fait, chaque article d'échange doivent loyauté aux intérêts de la terre, et ont fait l'or ce qu'il est. Combien il est essentiel alors que l'on s'occupe de la culture du sol. Fut-il seulement bien connu par chaque cultivateur qu'un judicieux système d'égouttage doublerait les produits d'une ferme, quel cultivateur refuserait d'encourir la dépense si un marché était aisément accessible ? Si chaque cultivateur connaissait la valeur de l'engrais, quel cultivateur négligerait d'engraisser ? Si chaque cultivateur savait pratiquement la valeur d'un système de rotation, quel cultivateur le négligerait. Ce sont des choses différentes de l'importation de races améliorées de bêtes à cornes, que l'on pourrait faire sans beaucoup de dépenses, et néanmoins le cultivateur canadien ne s'en occupe pas beaucoup. Même entre un labour profond et un labour mince n'est pas reconnue.

Le cultivateur du Bas-Canada, à cette heure, se contente d'employer les mêmes moyens de production que ceux employés par son grand grandpère ; et cela seulement parce qu'on ne s'est pas occupé de son éducation agricole, et parce que ses besoins ont été trop aisément satisfaits. Si le cultivateur canadien ne s'en occupe pas plus, il peut s'attendre que : ailleurs il sera envoyé pour gagner son pain à la sueur de son front, et d'autres usurperont sa place qui, entre ses mains, était assurément la " Terre de Nod." —*Quebec Gazette*, 11 déc., 1855.

——:o:——

LA RÉCOLTE DE BLÉ-D'INDE DU PAYS.

Suivant la meilleure information, la récolte de blé-d'inde des Etats-Unis pour la présente année est immense, plus grande que celle de l'année dernière. On ne peut pas cependant en connaître tout-à-fait la quantité, pour quelques mois. L'estimation dans quelques quartiers est des millions de minots. Le blé-d'inde constitue un grand item dans nos produits agricoles, et une telle récolte ne peut qu'assister matériellement la prospérité de la nation. Ce grain est employé dans plusieurs parties du sud et de l'ouest comme un substitut au blé et au seigle, et il est un